

Je n'écris qu'avec elles

Anne-Renée Caillé

Numéro 159, automne 2018

Cet animal m'a donné la vie

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/89354ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Caillé, A.-R. (2018). Je n'écris qu'avec elles. *Moebius*, (159), 11–19.

JE N'ÉCRIS QU'AVEC ELLES

Anne-Renée Caillé

Elle serait prise. Elle chercherait à se libérer d'une boîte, d'une pièce, ou même d'une enveloppe, fermées. Ce sont des formes fermées, elle serait prise. La forme pourrait être une maison.

Pas comme une origine, pas comme le sang de l'origine, mais une construction de murs qui accueillent et commencent le souvenir, et le lancent. Comme les voix entendues et apprises puis reprises, et plus tard confrontées, elle serait prise. La forme pourrait aussi être la mère, ce n'est pas nouveau de le dire. Là nous serions dans le sang. La mère et sa langue accentuées. La langue maternelle est dans la forme, la maison première.

Cuisine, vaisselle, couloir, chambres, salon, salle de bain, bureau, miroir, le grand, portes et fenêtres.

Elle serait prise même si les formes sont poreuses, car il y aura bien d'autres maisons.

Elle est sortie. Elle sort, mais elle entre de nouveau. Chaque seconde ou minute, voilà des années d'entrées et de sorties rapides, tellement qu'on ne la voit même pas faire, à peine quelques traces.

Au fond je dis prise sans dire prise, cela est bien d'être pris un peu, cela oblige les mouvements, les sauts, les bras et les jambes qui vont et viennent, avec les fuites derrière et les infidélités nécessaires.

Il y a les cris bien sûr et les plaies et les taches sur la bouche, etc., on en parle depuis trop longtemps peut-être. Les poètes en parlent sans s'arrêter.

L'emprise d'une enveloppe, d'une boîte, d'une maison conforte. Cela arrive. Elles filtrent les taches, qui ne sont pas sales, ce sont des allers-retours, cela vit, ce n'est pas sale, les allers-retours, car il y a une histoire. Et les histoires ne restent pas dans la bouche.

Ce serait chercher sans chercher dans les entrées, les sorties, les mouvements, une place et un espace et un temps, tout cela, pas une voix, surtout pas. Chercher sa petite place d'air, de syncopes, de silences, de fuites et de tremblements et en fabriquer des toiles pour glisser.

Elle n'est pas bien et c'est bien ainsi.

Elle ne veut pas être près, intime, elle cherche la libération exactement là.

Elle veut son rythme, sa température. Elle ne veut pas fermer davantage, non.

Elle veut raconter de l'histoire.

Représenter sans souci du représentable. De morte à monde, peu importe, fermer et ouvrir pour qu'à la fin cela ait été ouvert, puis refermé. Cela aura été ouvert.

Quand on y pense, cela ne m'implique pas beaucoup.

Implique : des sorties, alors que les entrées seront nécessaires. Probablement des figures et des morts à la chaîne.

Quelqu'un a dit qu'il fallait tuer pour emboîter. Peut-être.

* * *

Elle ne coule pas. Elle n'est pas polie. Elle n'est pas lisse. Passe ta main, il y a des arêtes. Ta main pas directement sur la chair, on l'a grugée juste en dessous.

Cela ne respire pas comme toi, chacun sa respiration, ses temps, chacun ses arrêts, ses redites, ses enflures. Chacun met fin comme il veut.

Air air air et retiens, air air air et retiens. La chair est lisse sous la main, mais il faut l'arête.

Je ne crois pas à la table rase, aux maisons rases, à la mère rase, à la bouche rase, ici je ne rase pas, car il y aura trop de lieux où il faudra raser, je veux surtout ajouter.

Parfois la demeure reste floue.

* * *

Il n'y a pas assez de mémoire pour y rester, il n'y a pas assez de matériel pour y rester.

Je regarde ailleurs.

Ce ne serait pas suffisant. Avant même le commencement, je connais les limitations. Ouvrir les portes et les fermer, ce n'est pas aussi simple. Ne pas faire confiance lorsqu'il s'agit de mémoire. La mémoire colle mal.

Elle est l'aléatoire formé de plans infinis, on tient ce que l'on tient. Elle fait avec une matière tout aussi déformée ou fautive ou traître ou insuffisante. Et ce n'est pas grave.

On le sait, le souvenir nous éloigne de la vérité, etc., car il est formé.

Elle ne refait pas à neuf avec du neuf. Personne ne fait ça.

* *
* *

Un mélange pluriel, une matière hétérogène, gruger ici, recracher là, etc., c'est la bouche et c'est aussi la main et puis la tête, de l'histoire, de l'expérience, des gestes multiples. J'ai dit simultanément et le redis.

Et je divise ici, mais c'est bancal, c'est utilitaire, c'est pour y voir, mais dans les faits tout cela aboutit peut-être en un temps. Et le temps d'après, cela ne le fait pas. On ne sait pas, je ne sais pas.

Je ne sais plus. Cela a disparu. Ils diront magie. Ils disent ce qu'ils veulent.

* *
* *

Je te reproche le flou, que dis-tu avec cela, mais c'est impossible, un système incohérent, il n'y a pas de système, je sais, alors il faut y voir, là-dedans, ce que disent tous les plans et les figures ou passons.

Et alors il y a le dérapage.

Pas tout à fait, c'est que je ne tiens pas assez bien le fond. Je ne tiens pas assez bien le fond, sous l'eau, allez sous l'eau, voyez les algues, les pierres, le sable, quelques cadavres de poissons qui n'ont pas voulu flotter. Le fond, voyez l'ancre glisser et le sable embrouiller l'eau, c'est à cause de la grosseur des sédiments. Les grains sont petits, mais tous ensemble, se mettent ensemble et... C'est à cause du fond et surtout de l'ancre qui dérape. Cela devient embrouillé, on n'y voit plus rien: glisse, retiens, lâche le fond, le sable, les algues, l'ancre glisse, le sable retombe, retombé, avec maisons mère chair et arêtes, après s'être

élevés, bouche plaies meurtriers terreaux décomposition pourriture, sans aucune magie retombent et se croisent.

Là seulement après, des milliers de sédiments retombés, se croisent. Ils parlaient de magie.

La dérape appelée à se reproduire, dans les fonds ou ailleurs, dans les pourritures des sols. Cela se croise ou pas.

Ici je crois qu'en perdant, par le glissement, cela s'est rattaché.

Je veux dire, par le dérapage opéré, la perte de prise, l'on n'a pas assez bien tenu le fond, donc en perdant dans la glisse, sur le fond, dans les profondeurs, à travers lui de maisons mère chair arêtes et langue, par le raclage, il y a eu embrouillage par le soulèvement, grand. Et à la fin, une retombée.

Tout est retombé dans un calme de l'après. Il y a eu, alors, croisement : cela s'est rattaché.

*
* * *

Dans ta bouche une bête. Ni noire ni poilue. Faisons-la noire et poilue pour la voir. Dans ta bouche une petite et quelquefois une grande bête qui te fait mal, qui tire.

Il n'y a pas de sang.

Nourris-la. Continue. Il faut l'embrasser. De petites morts à emboîter, à mettre l'une dans l'autre, les petites dans les grandes, les grandes avec les petites qui, si bien mises, s'emboîtent et se déboîtent, se ferment et s'ouvrent.

Tout cela sans ordre, dans le désordre ou dans un même temps, sans queue ni tête la bête, figurer ainsi maintenant celle qui mange avec sa gueule et ses crocs de bête, sa bave de bête, avec ses proies chassées, données en pâture, avec

ses yeux brillants maintenant puis fuyants de bête, avec sa démarche de bête et son sommeil de bête sournois, un œil une oreille de bête, avec une mémoire de bête, ses fidélités et infidélités de bête, ses pattes son museau ses moustaches ses cris de bête. Elle reste une bête.

Pour finir, elle est là.

Bien sûr tu es toujours là, retuée réembrassée réemboîtée renourrie.

Elle est là ici sous une figure de déjà-vu.

Il faudra tuer pour s'engager avec elle, elle le sait, elle ne nous laissera pas faire ainsi, car il faudra tuer pour s'emparer de la bête, dans les bras.

Car il faudra tuer pour empoigner la bête, les paumes contre elle encore chaude, elle se laissera prendre alors, car il faudra tuer pour chevaucher la bête, faire un grand saut au-dessus d'elle, car il faudra enterrer la bête, la laisser être là sous nos pieds, fleurissante.

Car il faudra, car elle est toujours là, alors des tonnes de petites morts.

* * *

On m'a dit ne brise pas la voix. Cela est trop dense, de voix non brisées et d'espace sans air, il y en aura peu, il y aura de l'air, ma voix se tassera, je m'y engage, je te demande de te pousser un peu, à droite.

Quand on dit ne brise pas la voix, dit-on brise-toi et brise-la ?

On parle de quelles brisures ? On parlait de dynamique, de tension, de tissage serré de la voix qui est sur le point de briser toujours, qui ne crie pas.

Mais tu me parles de briser, de me briser en elle. Ce n'est pas la même chose. Et je dirai que j'entends.

* *
* *

Chaîne d'emboîtements. Plusieurs, mettre l'un dans l'autre. Tu tues et mets l'un dans l'autre. Tu penses à tuer, doucement.

* *
* *

Les taches du déjà-dit, pas du souvenir, ce n'est pas fixé dans le souvenir, je dirais des taches mouvantes, cela se met à se mouvoir. Les taches sur la bouche ne sont pas sales, comme une empreinte que l'on ne voit pas, mais qu'on entend. De ma bouche que j'entends, que parles-tu? Il y a de la langue qui est là, pas tout à fait à moi, tu le dis, ils le disent, cela ne surprend pas, ne me surprend plus, il y a de la parole, mais de la parole qui est mienne je parle ma parole que je t'écris. J'entache avec une certaine plénitude.

Il faut que ce soit plein, parfaitement plein.

De petites voix dans la voix, comme des voix moins pleines, mais qui remplissent celle qui accueille, ainsi pleine. Celle, la voix qui recueille, la grande si tu veux, elle se meut, avec tout en elle, terroir, terreaux, pourritures, mère, etc. qui s'étendent. La grande qui défile, et les petites, les autres, les greffées, non rejetées, pas sales, sont là, ne bougent pas.

* *
* *

Cela s'enchaîne, se meut, des maillons que je vois, comme fragments qui s'attachent, du haut vers le bas, voir

la longueur même si cela est difficile, alors le défilement et la mouvance, sentir de s'étendre à se tendre.

En cherchant à dire on dit, on n'entend pas encore beaucoup, on ne voit pas encore beaucoup.

Elle n'est pas bien et c'est bien.

* *
* *

Un oiseau mort le matin. Je marche à toute vitesse en noir et je ralentis devant les plumes noires collées au sol dans un liquide, je ne sais pas, vert on dirait, ses excréments peut-être, ou sa cervelle. L'intérieur collé au sol, mais des plumes surtout contre le sol, noires, grises, collées au sol à cause de l'impact, comme une explosion, mort et collé au sol dans son corps, de sa mort, se retrouve contre le sol, au centre de la rue, bien au centre, comme on calcule. Il a manqué de réflexes, ces réflexes d'oiseau qu'on sait bons, ou une faiblesse d'oiseau, alors mort, l'impact. Et ce matin on le voit tous, je veux croire que nous ralentissons, comme la petite que l'on tire par la main et qui cherche à voir comme moi, qu'on tire aussi par la main. Il n'y a personne pourtant. On me tire aussi par la main. Collé au sol, son visage d'oiseau, je ne l'ai pas vu.

Il avait les yeux fermés je suis certaine, c'est le bon réflexe du corps d'oiseau.

J'ai vu un matin et une mort.

C'est le plus souvent collé contre le sol que l'on meurt.

À le dire, je le crois.

Je retire de l'indifférence, mais tu n'as toujours pas de visage, des yeux fermés peut-être. Une langue et une parole pour les yeux fermés peut-être.

Ce n'est pas la langue qui me dira l'oiseau. Mais il faut quand même un bateau, on ne peut pas toujours se déplacer à la nage.

J'aime maintenant l'idée de la trahison et je n'ai plus d'intérêt pour la nouveauté réelle, pour la complexité, pour la fidélité au monde et à la mémoire qui se réfléchissent à l'infini. Je n'ai pas peur de ne pas pouvoir dire. Je ne pense plus à ça, tuer et emboîter, renouveler, etc. J'aime les ruines et les langues simples et redites et un peu mortes. Et la bête dont je parlais, si elle existe, elle doit être magnifique. Je n'écris qu'avec elles. Et depuis, il y a moins d'impératifs, moins de silences, moins de syncopes.